

« Le monde n'a plus besoin de battants, de gens qui réussissent, il a besoin de rêveurs, de personnes capables de reconstruire et de prendre soin... et surtout, surtout, on a tous besoin aujourd'hui, plus que jamais, de gens heureux. »

— Pedro Correa, *Matins Clairs*

Des petites forêts aux grands impacts

TEXTE CHLOE GLAD

Entre une maison claire et un parc municipal, des arbres un peu particuliers s'étirent doucement vers le ciel. Ils sont jeunes, bien serrés les uns contre les autres, avec des branches dans tous les sens, et parfois des papillons dessus. Tout cela est fait exprès : il s'agit d'une forêt Miyawaki, une « micro-forêt », aussi appelée « forêt urbaine ». Il y en a des centaines, des milliers, éparpillées dans le monde entier, de la France à l'Inde, en passant par le Liban et la Colombie, et évidemment, le Japon, là où cette méthode de plantation a émergé, il y a un demi siècle.

Ces arbres-là, ils sont à Malines, ville flamande de 87 000 habitants dans le Nord de la Belgique. Vingt et une espèces indigènes, quatre mille arbres, et surtout, un ancien parking, métamorphosé en quelques mois seulement en véritable mini jungle urbaine. Le projet éclot début 2022, lors d'un chantier participatif simple et joyeux, sous un tendre soleil de fin d'hiver. Rencontre avec son forest maker, le biologiste et naturaliste Nicolas de Brabandère, qui sillonne la Belgique et la France avec son entreprise Urban Forests.

Qu'est-ce qu'ils ont de si spécial, ces arbres ?

Nicolas de Brabandère — La particularité de ce qu'on fait, c'est qu'on recrée un morceau de forêt indigène, de forêt primordiale. On a créé notre cité humaine en poussant la nature sur les marges, sur les côtés ; finalement, la nature, c'est surtout le week-end chez les grands-parents ou lors d'un voyage au Costa Rica. Ça devient difficile d'avoir une nature vraiment authentique autour de chez nous. Sous nos latitudes, on ne sait même plus à quoi ressemble une forêt vraiment sauvage, les gens confondent plantations d'arbres et forêts. On va donc essayer de recréer cette liaison, cette reconnexion. On va tenter de recréer cette confiance en ces écosystèmes sauvages. Non, il ne va pas y avoir des loups ou des insectes méchants avec plein de maladies, ils ne vont pas rentrer dans la maison la nuit... Il y a aussi une dimension participative dans ces forêts, qui est vraiment importante pour moi. J'aime bien appeler ça des forêts à vivre.



« On a créé notre cité humaine en poussant la nature sur les marges, sur les côtés ; finalement, la nature, c'est surtout le week-end chez les grands-parents ou lors d'un voyage au Costa Rica. »

Nicolas de Brabandère

Ce qui est très intrigant ici, c'est que ça ressemble à une forêt, et en même temps, pas du tout !

N.d.B. — La plupart du temps, lorsqu'on parle de « paysages », ce sont en fait des éléments maîtrisés, des paysages structurés. Là, on est sur un élément de paysage qui est totalement nouveau. Un peu comme le jardin anglais révolutionnait les jardins à la française à l'époque. Ici, on est sur du sauvage, c'est une esthétique qui est très différente. Mais au-delà de l'esthétique, de la simple végétalisation, on y apporte du sens.

Et concrètement, il y a quoi dans le sol ?

N.d.B. — Concrètement, on vient planter entre vingt et trente espèces. Ensuite, tout un cortège d'espèces va venir rapidement s'ajouter, et spontanément. C'est un habitat incroyable pour la biodiversité : le tronc, le sol, les feuilles, les branches, l'ombre, la lumière... C'est comme un restaurant gi-

gantisque pour plein d'espèces. Non seulement elles viennent se nourrir, mais elles peuvent se cacher, se reposer. L'impact qu'on va avoir sur le sol, sur la biodiversité, est donc énorme. Là, la forêt doit avoir un an et demi, et je pense qu'elle est déjà autonome. On n'aura plus besoin de l'entretenir. Une fois qu'on l'a créée, la forêt doit durer des millénaires.

En quoi une forêt Miyawaki est différente —ou similaire— à une forêt « classique » ?

N.d.B. — À mon sens, la méthode qu'on utilise, elle est adaptée à des contextes urbains, périurbains, à des villages de campagne. Donc des lieux où les gens vivent et travaillent. Je n'utiliserais pas cette méthode en forêt classique. Je pense qu'il existe plein de méthodes différentes et que, en forêt classique, la méthode Miyawaki n'a pas de valeur ajoutée. On n'a pas la prétention, sur 200 mètres carrés, de créer un écosystème qui ferait 2000 hectares. Ça paraît évident.



Dans cette forêt-ci, il y a des noisetiers, des tilleuls, des cornouillers, de la bourdaine. Comment déterminez-vous quelles espèces planter à un endroit précis ?

N.d.B. — C'est lié à ce qu'on appelle la « végétation naturelle potentielle ». Les scientifiques ont réalisé une carte de l'Europe, sur laquelle on peut voir la végétation telle qu'elle devrait être si l'environnement était complètement sauvage, sans perturbations humaines. On se base là-dessus.

Avec la crise climatique en cours, on entend souvent dire que les espèces vont se « déplacer ». Les scientifiques estiment par exemple que l'on ne trouvera plus de hêtres dans le Sud de la France en 2100 ; ces arbres vont en fait

« remonter » de plus en plus au Nord, là où le climat leur conviendra mieux. Pensez-vous que ce phénomène va compliquer votre travail dans le futur ?

N.d.B. — En fait, on pense que la complexité de cet écosystème Miyawaki est un gage de résilience à long terme. Quand on fait la liste des espèces dans un projet, on se retrouve avec des espèces dominantes, des espèces secondaires, des espèces mineures, etc. Si on sait qu'une espèce est vraiment sensible, on va jouer sur ses ratios : si elle est normalement dominante, on va peut-être la rétrograder en secondaire, par exemple. Après, c'est tout à fait possible que dans les vingt ou trente espèces qu'on plante, il y en ait deux, trois, six, qui arrivent à leur limite, mais ce n'est pas grave, elles seront remplacées par d'autres espèces. On n'est pas là pour optimiser la productivité : on n'est pas une production de chênes où, évidemment, si les arbres meurent, c'est la catastrophe et on perd tout. Dans une forêt Miyawaki, c'est différent : on crée un écosystème qui va s'autosuffire et qui va évoluer avec son temps.

« On n'est pas là pour optimiser la productivité : on n'est pas une production de chênes où, évidemment, si les arbres meurent, c'est la catastrophe et on perd tout. Dans une forêt Miyawaki, c'est différent : on crée un écosystème qui va s'autosuffire et qui va évoluer avec son temps. »

Nicolas de Brabandère

Aujourd'hui, quels sont les impacts du changement climatique sur vos projets ?

N.d.B. — Ce que j'observe évidemment, c'est qu'on a eu plusieurs étés extrêmement secs, extrêmement chauds, qui ont eu un impact sur les plantations. Ça a ralenti la croissance des arbres, ça a fait un peu gonfler la mortalité. Nous, on fait vraiment le moins d'arrosage possible. On pense que les espèces sont adaptées. Ce qui est extrêmement rassurant néanmoins, c'est que j'ai pu observer que ces forêts, que cet écosystème, par sa diversité, est extrêmement résistant.

À quoi faites-vous attention lorsque vous créez une nouvelle forêt ?

N.d.B. — Il y a évidemment des terrains exclus : des terrains où il y a des pollutions importantes, ou des restrictions légales. Il faut que ce soit en pleine terre, et il faut que ce soit un lieu visité ; je ne ferais pas une forêt Miyawaki là où personne ne va jamais. Il faut aussi bien penser au futur : les arbres, dans trente ans, est-ce qu'ils vont aller dans les fils électriques ? Et surtout, il faut qu'il y ait une motivation sincère. Une entreprise qui fait du greenwashing ou de la compensation carbone, pour moi, ce ne sont pas des arguments solides. Ou une entreprise qui ne veut pas assumer l'entretien, qui ne veut pas trouver de participants pour la plantation. Ça, ça veut dire que je n'ai pas réussi à les convaincre que ces forêts sont vraiment intéressantes. Parce qu'il ne suffit pas de planter. Il faut aussi veiller sur elles.

Certains critiques pointent du doigt les chiffres avancés par les planteurs de forêts Miyawaki, les accusant d'être exagérés : « dix-huit fois plus de biodiversité », « une croissance dix fois plus rapide ». Comment vous positionnez-vous face à cela ?

N.d.B. — On fout la paix à la nature et elle se reconstitue d'elle-même ? C'est l'idéal. Ça mettrait deux cents, trois cents ans pour qu'une forêt soit reconstituée. Malheureusement, dans le contexte moderne, cela semble peu plausible. Avec cette méthode, on s'attend à ce que d'ici vingt ans, trente ans, on arrive à un résultat équivalent. Évidemment, on n'a pas un arbre de trois cents ans en trente ans, il ne faut pas rêver. Mais la structure de la forêt, sa diversité, l'aspect visuel, l'architecture : tout ça est vraiment très proche de cette forêt ancienne. C'est dans ce sens qu'on dit que ça va dix fois plus vite. Ce qui est dommage avec ces critiques, c'est qu'elles créent le doute dans l'esprit des gens. Alors ils laissent tomber leur projet, et ils ne font plus rien du tout. C'est terrible.

Enfin, j'ai l'impression qu'une forêt Miyawaki, c'est un type de plantation, avec ses usages bien déterminés, tout comme ses limites. Par exemple, cela semble être un outil intéressant niveau mobilisation citoyenne, sensibilisation à la nature, mais peu pertinent pour l'absorption carbone.

N.d.B. — C'est certain que pour la compensation carbone, la méthode Miyawaki n'a absolument aucun intérêt. C'est beaucoup trop petit. C'est beaucoup trop anecdotique. L'impact est vraiment ailleurs : la pédagogie, l'expérience directe, c'est vraiment là que la méthode est forte. Le plus important dans un projet, c'est de savoir quel est son objectif. Si on voulait créer, mettons, un parc où les gens peuvent circuler à l'ombre, alors la forêt de Miyawaki n'est pas la plus adaptée. C'est tellement dense, on ne peut pas s'y promener ! Pour bâtir un couvert végétal ombragé, il faut plutôt planter des arbres ici et là, entre lesquels les gens peuvent facilement circuler ou pique-niquer en dessous. Vous voyez la nuance ?

Une forêt de Miyawaki peut-elle être utile en termes d'adaptation urbaine au changement climatique ? Notamment en créant des îlots de fraîcheur ?

N.d.B. — C'est un impact extrêmement local, mais il est très net. Nous avons par exemple mesuré sur un site la température du sol à différents endroits, à la même heure, la même journée. Dans la micro-forêt, il fait 19 degrés. Sur la pelouse d'à côté, où les enfants jouent au foot, il fait 26 degrés. Et sur la dalle de béton, 45 degrés. Il y a donc près de 25 degrés d'écart de température. Non seulement ces arbres poussent, mais ils sont capables de manipuler le climat ; ils créent, quelque part, un microclimat. Ils protègent du vent, de la chaleur. On sent bien cette humidité, cette fraîcheur de la forêt quand on est à côté. Je trouve ça fascinant.

Comment en êtes-vous venu à planter des forêts de Miyawaki ?

N.d.B. — J'ai fait des études de biologie, et je voulais ensuite travailler dans la restauration écologique, je voulais réparer les milieux abîmés. À la fin de mes études, je pouvais soit faire de la recherche, mais je n'étais pas assez bon étudiant pour rejoindre de grandes institutions, soit travailler dans des associations, mais il n'y a pas trop de travail là-dedans. Et puis, par hasard, je suis tombé sur cette fameuse présentation de Shubhendu Sharma (*Ndlr : une conférence TED qui a fait connaître les micro-forêts au grand public*). Et j'ai adoré. Il parlait de restauration d'écosystèmes, il y avait cette dimension participative, cette envie d'atteindre le public. Et puis il y avait cette dimension entrepreneuriale qui m'intéressait beaucoup.

Pourquoi donc ?

N.d.B. — Parce que cela montre bien que ce ne sont pas seulement des idées de bisounours ! On crée du boulot avec ces forêts, on crée des revenus. On peut en vivre, on peut être indépendant, on peut quitter son boulot qui nous ennuie ou qui n'est pas bon pour l'environnement pour aller planter des arbres, ou créer des parcs, ou faire un potager, car on peut gagner sa vie. On apporte une solution concrète, et on s'intègre dans l'économie réelle. Et ça, ça change la donne. Parce que si toutes ces histoires de climat et de transition, ce ne sont que des bons sentiments, ça restera marginal jusqu'à la fin des temps.

De quoi rêvez-vous pour la suite de l'aventure ?

N.d.B. — Je rêve qu'un jour, il y ait des industries, des bâtiments d'entreprises, des écoles et des résidences, avec de belles forêts tout autour. Car ça fonctionne. Ça fait du bien aux gens. Et c'est réel.

